

L'INTERCESSION DE MOÏSE

Exode 32 / Marc 9,24

Le récit du veau d'or au livre de l'Exode s'ouvre sur un péché d'impatience. Moïse tarde à redescendre de la montagne sainte. Fatigué d'attendre, le peuple décide de régler la question à sa manière.

Dieu n'a pas de chance avec les têtes dures qu'il s'est choisi !

A peine connaissent-ils l'interdit de l'image qu'ils le transgressent allègrement. Ils veulent bien à la rigueur du monothéisme mais un monothéisme concret, palpable, matériel. Ils veulent un dieu à la manière du pharaon Akhenaton qui adorait le disque solaire. Fais-nous un dieu qui marche devant nous ! Une statue fera l'affaire.

Sans doute ceux qui sont massés en bas de la montagne pensaient-ils que Moïse leur apporterait un symbole visible, auquel ils pourraient se raccrocher.

Ce n'est pas qu'ils renient par principe le Dieu de Moïse mais ils veulent le voir, le toucher, s'en faire une idée précise pour savoir qui ils doivent suivre et adorer. Pour l'heure, le culte nouveau leur apparaît abstrait, incompréhensible.

Quant à l'attitude d'Aaron, elle n'est guère brillante. Aaron est un personnage important, le frère de Moïse et le futur Grand Prêtre. C'est lui qui a l'idée du veau, c'est lui qui supervise sa fabrication et c'est encore lui qui décrète une fête en son honneur. Pour un futur Grand Prêtre, ça fait tache...

Décidément, pas de chance pour Dieu. Pour un ratage, c'est un ratage. Du coup l'Eternel pique une de ces colères terribles dans lesquelles il menace d'exterminer tout le monde et envisage même de changer de peuple « Dans ma colère je vais les supprimer et je ferai naître de toi une grande nation ! »

Le Pentateuque nous a habitués à ces mises en scène de l'irascibilité divine.

Maintenant Moïse va intercéder pour calmer cette colère. Arrêtons-nous sur cette intercession.

L'intercession n'est pas ici une plainte de Calimero mais une empoignade virile entre l'homme et Dieu. Il s'agit pour Moïse de mettre Dieu devant ses responsabilités.

Son plaidoyer tient en trois arguments.

Le premier est un simple constat. Tu as fait sortir ce peuple du pays d'Egypte à grande puissance et à main forte. N'oublie pas qu'ils viennent d'un pays où l'idolâtrie est la règle. Le veau d'or est une allusion au culte du taureau Apis qui avait cours dans le royaume des pharaons. Les hébreux ne sont pas encore habitués au nouveau régime spirituel. Ils ont donc des circonstances atténuantes.

Le second argument ne manque pas de piquant. Dieu devrait bien se soucier de sa réputation. En effet s'il met ses menaces à exécution, que dira-t-on du côté égyptien ? Qu'il est un Dieu méchant et pervers ayant entraîné les hébreux au désert pour causer leur perte.

Tout se passe comme si Moïse disait à Dieu :

Tu ne peux pas tout vouloir en même temps, la justice absolue et le monde tel qu'il est ! Si tu veux la justice absolue, il ne fallait pas créer le monde. Si tu veux le monde tel qu'il est, tu dois en rabattre avec ton idéalisme, tu dois accepter un déficit, un pourcentage d'échec.

Plus grave encore, tu nous laisses l'impression que tu nous aimes de façon conditionnelle. Si nous nous montrons capables de marcher dans tes voies, tu nous aimes. Si nous réussissons à tes yeux, tu nous aimes. Si au contraire nous nous montrons incapables et cancrés, nous devenons inutiles pour toi, nous n'avons plus de sens. En passant avant ton amour, ta justice devient injuste (1).

Mais c'est le troisième argument qui va faire mouche. Souviens-toi du serment que tu as fait à nos pères... Dieu est ici renvoyé à ses promesses. Et ses promesses sont irrévocables puisqu'elles sont les siennes. L'engagement de Dieu dans sa propre parole est plus important que sa déception.

C'est en entendant ce troisième argument que Dieu regrette, nous dit le texte, le mal qu'il projetait de faire à son peuple. Il se repent, il change d'avis.

Le philosophe Emmanuel Kant a jugé que ce chapitre était le passage le plus sublime de toute la Bible parce qu'il mettait en place l'interdit de l'image. Pourtant ce terme de sublime me paraît contestable.

Qu'est-ce que le sublime ? Le sublime désigne par hypothèse quelque chose qui ne peut-être perçu que par une sensibilité très fine, très acérée, très spirituelle. Le culte que Moïse institue réclamerait de notre part une foi particulièrement sensible, très fine, très acérée, très spirituelle, capable de s'élever jusqu'au sublime.

Mais qui est capable d'une telle foi ?

La question n'est pas futile, elle est sérieuse. Si je pense à la suite de Saint Paul que l'homme est sauvé par la foi et la foi seule, tout va dépendre de ma capacité croire. Si la foi consiste à s'élever au sublime, j'ai peu de chance d'y parvenir.

Ce que Kant n'a pas aperçu, c'est que nos efforts de foi ont pour toile de fond la promesse de Dieu et que la promesse de Dieu l'emporte sur tout le reste parce qu'elle est une promesse de vie.

Il est exact que le récit du veau d'or met en place l'interdiction de l'image. Mais il ne fait pas que cela. En même temps qu'il énonce cette interdiction, il intègre la faille dont nous avons besoin pour vivre. Pour que la vie soit possible et pour que le culte que Dieu demande ne nous sépare pas de la vie, il faut prendre en compte à l'avance les défaillances de l'homme, ses fautes, ses manques voire ses trahisons. Le but de ce récit est non seulement de délivrer un message inédit dans l'histoire de l'humanité mais encore de souligner que la trahison humaine est comprise dans le message, qu'elle en fait partie. Notre foi n'est qu'exceptionnellement sublime, la plupart du temps elle est déficiente. C'est ça, le réel.

Sinon on tombe dans l'idéalisme et c'est terrifiant. L'idéalisme pur est tout ce que nous ne sommes pas. Au cours des siècles les plus sublimes idéalismes et les plus généreuses utopies ont régulièrement fini par un champ de ruines... Ce n'est pas par hasard. L'obéissance à la loi suppose la désobéissance inévitable de notre part.

J'en viens à présent à la prière que le père de l'enfant épileptique adresse à Jésus, « je crois, viens en aide à mon incrédulité ». Cette prière constitue un parfait prolongement de l'intercession de Moïse.

En quoi consiste exactement l'incrédulité de ce père si manifestement désespéré ? Il y a une part de scepticisme, naturellement. Il n'a aucune certitude que Jésus va guérir son fils, d'autant plus que les disciples ont échoué.

Mais peut-être aussi cette incrédulité est-elle faite de croyances inconscientes. L'incrédulité n'est pas seulement faite de scepticisme. L'incrédulité, ce peuvent être les images qu'on se fait de la foi. Ce père se juge lui-même incrédule, mais par rapport à quoi ? Par rapport à une certaine image qu'il a de la foi et que la maladie de son fils laisse supposer. Ce père imagine que le croyant idéal devrait être capable de mobiliser des ressources et des forces insoupçonnées cachées en lui pour guérir son fils.

Il croit que la foi est une puissance d'invocation qui fait surgir les forces divines. Or cela est la négation même de la foi, c'est de la magie pure. L'incrédulité de ce père consiste dans l'espérance inconsciente qu'il met dans la magie et à laquelle évidemment il ne peut pas parvenir.

En bonne logique, Jésus aurait dû refuser ce miracle. Le fait qu'il y consente malgré tout est un message. Le message que l'appel à la foi intègre la défaillance de l'homme. Nous sommes les uns et les autres appelés à nous rendre compte qu'au fond nous ne dépendons que de la grâce de Dieu.

Certes nous cherchons à obéir à la volonté de Dieu, du moins à ce que nous en comprenons. Nous aspirons à suivre Jésus, à tendre vers une sorte d'accomplissement à sa suite. Mais ces dispositions doivent compter avec le réel, avec nos fautes, nos failles, nos manques.

Or il n'y a que la grâce de Dieu qui puisse prendre en charge ces fautes ces failles et ces manques.

Tant et si bien que Sa Parole nous dit ce matin : Ne craignez rien, vous pouvez exister même avec vos défauts, la vie vous est favorable, elle est bonne et riche.

(1) Selon Marc-Alain Ouaknin

Vincent Schmid 15 février 2014